



HAL
open science

Frédéric Plessis ou la nostalgie de Brest

Yann Mortelette

► **To cite this version:**

Yann Mortelette. Frédéric Plessis ou la nostalgie de Brest. Alain-Gabriel Monot. Brest des écrivains, Éditions Alexandrines, pp.19-23, 2014, 978-2-37089-008-5. hal-04009232

HAL Id: hal-04009232

<https://hal.univ-brest.fr/hal-04009232v1>

Submitted on 1 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Frédéric Plessis ou la nostalgie de Brest

Né à Brest le 3 février 1851, Frédéric Plessis passa son enfance dans la Cité du Ponant, avant de suivre ses parents à Paris en 1864. Sa ville natale marqua profondément sa sensibilité, comme en témoigne le poème *Brest* publié dans son dernier recueil, *La Couronne de lierre*, en 1921 :

*Ne rayonnes-tu pas, comme un phare qui brille,
Sur les rêves obscurs de l'enfant que je fus ?*

Son enfance vécue à l'ombre des remparts de Vauban et de la tour d'Azénor lui insuffla l'âme mélancolique qui s'épanche dans ses vers :

*Vieux Brest, dure cité militaire et marine
Debout en sentinelle à l'extrême Occident !
Ton souffle froid que, jeune, aspira ma poitrine
Après un demi-siècle y demeure obsédant.*

[...]

*On dirait que ta brume en mon âme persiste
Quand, depuis nos adieux, un si long temps a fui ;
Et pour toujours ton ciel de rêve et ta mer triste
M'ont fait triste comme elle et rêveur comme lui.*

Certaines scènes de la vie brestoise restèrent gravées dans sa mémoire, comme le travail des bagnards, qu'il décrit dans *La Couronne de lierre* :

*J'ai, franchissant la grille et la voûte du bagne,
Vu de près les forçats par la chaîne accouplés.*

*Vêtus de jaune et de rouge, avec leur face glabre,
Et les plus redoutés coiffés de bonnets verts,
Ils travaillaient muets, sous la crainte du sabre,
Dans le bruit des marteaux, au cliquetis des fers.*

Plessis dut également son goût précoce de la littérature à ses parents. Son père, chirurgien de la Marine, rédigea des journaux de bord pendant ses voyages en Afrique et en Amérique ; et sa mère, fille du sous-préfet de Guingamp, composa des poèmes qu'elle rassembla dans un recueil inédit, conservé à la bibliothèque municipale de Brest, parmi les archives littéraires de son fils.

Après son baccalauréat, Plessis revint à Brest en 1870, afin de devenir chirurgien comme son père. Mais la médecine ne lui plut guère. À Paris, il s'était lié avec les jeunes poètes du *Parnasse contemporain* et avait commencé à écrire des poèmes. Proche ami d'Anatole France, il lui fit part de son orientation politique dans une lettre du 25 février 1871 : « Je viens d'arborer à Brest le drapeau du socialisme ; j'y propage les idées de Louis Blanc. » Pour contenter ses parents, il entreprit des études de droit à Rennes, puis à Paris, où il soutint sa thèse de doctorat en 1876. Mais ce n'était pas là non plus sa voie. Anatole France le convainquit de s'intéresser aux langues anciennes. Après une licence de lettres à Clermont-Ferrand, il prépara une thèse sur les *Élégies* de Propertius, qu'il soutint à la Sorbonne en 1886. S'engageant alors dans une carrière universitaire, il fut maître de conférences à Poitiers, puis à Caen, à Bordeaux, à Lyon et à l'École normale supérieure, avant d'occuper la chaire de poésie latine à la Sorbonne de 1904 à 1922.

Ce latiniste renommé, auteur d'une monumentale histoire de la poésie latine (*La Poésie latine. De Livius Andronicus à Rutilius Namatianus*, Klincksieck, 1909) et de savantes éditions de Térence, d'Horace et de Virgile, a servi de modèle au personnage de Lucien Bergeret, universitaire pessimiste et amer, dont Anatole France a fait le héros de ses romans *L'Orme du mail* (1897), *Le Mannequin d'osier* (1898), *L'Anneau d'améthyste* (1899) et *Monsieur Bergeret à Paris* (1901).

Parallèlement à ses travaux d'érudition, Plessis mena une carrière active de poète et de romancier. Ses quatre recueils, *La Lampe d'argile* (1887), *Vesper* (1897), *Gallica* (1904) et *La Couronne de lierre* (1921 ; 2^{nde} éd. augmentée, 1937), contiennent des poèmes d'inspiration parnassienne, des imitations des poètes latins, des élégies amoureuses à la Chénier, ainsi que des poèmes engagés politiquement et religieusement. Lui qui, à vingt ans, se revendiquait socialiste se rapprocha des milieux nationalistes après sa rencontre avec Maurice Barrès dans le salon d'Anatole France en 1887. Il se montra également un ardent défenseur du catholicisme. Dans *La Lampe d'argile*, le lyrisme impersonnel des Parnassiens lui permit d'exprimer son amour passionné pour une jeune femme que ses parents ne voulaient pas qu'il épouse à cause de sa condition sociale. Son premier roman, *Angèle de Blindes* (1897), est l'émouvante transposition de ce même amour impossible.

Les romans de Plessis se déroulent pour la plupart en Normandie, devenue sa seconde patrie après son mariage en 1883 avec une jeune femme originaire du Calvados. Mais la bibliothèque de Brest possède deux romans inédits de lui dont l'action se situe à Brest : *Indépendante*, qui évoque les milieux de la Marine en 1857 ; et *Une attaque de diligence*, roman d'aventure dont l'héroïne habite au 23^{bis} rue de la Mairie, à l'adresse même où Plessis

vit le jour. Sous leur réalisme apparent, les romans de Plessis cachent, comme ses poèmes, une forte dimension autobiographique.

Plessis joua un rôle de liaison important entre les milieux littéraires de la capitale et les écrivains bretons qui contribuèrent au renouveau celtique, comme Louis Tiercelin, Anatole Le Braz, Charles Le Goffic ou encore Auguste Dupouy, qui fut son élève à l'École normale supérieure, avant de devenir son plus proche disciple. Il fréquenta le salon de François Coppée et celui de José-Maria de Heredia, noua une solide amitié avec l'helléniste Jean Psichari et l'italianiste Pierre de Nolhac, partagea les positions esthétiques des poètes de l'École romane, et se lia avec des écrivains nationalistes comme Maurice Barrès, Jacques Bainville et Léon Daudet. Il donna de nombreux articles de critique littéraire à diverses revues et fut l'un des directeurs du *Bulletin critique* de 1907 à 1909. Bien que l'Académie française ait récompensé à plusieurs reprises son œuvre poétique et romanesque, elle lui préféra Raymond Poincaré lorsqu'elle élit le successeur d'Émile Gebhart au trente-quatrième fauteuil en 1909.

Frédéric Plessis mourut à Paris pendant la Seconde Guerre mondiale, le 29 janvier 1942. Dans son dernier recueil, il avait exprimé sa nostalgie de Brest :

*C'est de ta vieille enceinte, aujourd'hui démolie,
Que je partais si fier à l'appel du matin,
Et le soir me ramène, en sa mélancolie,
Vers toi qui suffisais à mon premier destin.*

Sa ville natale lui a rendu hommage en donnant son nom à une rue de Lambézellec le 23 mai 1960.

Yann MORTELETTE

Brest

À Georges Druilhet.

Sous les plus doux soleils qui réchauffent la France,
Par nos plus clairs étés, je crois sentir encor
L'ombre que projetaient jadis sur mon enfance
Les remparts de Vauban et la tour d'Azénor.

Vieux Brest, dure cité militaire et marine
Debout en sentinelle à l'extrême Occident !
Ton souffle froid que, jeune, aspira ma poitrine
Après un demi-siècle y demeure obsédant.

En vain, si loin de toi ma route fut tracée ;
En vain, j'ai tant changé de seuil et d'horizon !
Car, ayant pénétré ma chair et ma pensée,
Des jours chez toi vécus passe en moi le frisson.

On dirait que ta brume en mon âme persiste
Quand, depuis nos adieux, un si long temps a fui ;
Et pour toujours ton ciel de rêve et ta mer triste
M'ont fait triste comme elle et rêveur comme lui.

[...]

Du marché Pouliguen jusqu'au haut Recouvrance,
Dans la Grand'rue en pente au pavage de grès,
Les marins en cols bleus et les troupiers garance
Par groupes s'attardaient au seuil des cabarets.

Et des femmes, le long des trottoirs, sur des chaises,
Vendaient le poisson frais ou la sardine au sel ;
Mais debout, à côté de leurs paniers de fraises,
Se tenaient, grands et blonds, les gars de Plougastel.

Dans leurs pantalons droits de grosse toile écru,
Et des boutons de cuivre à leurs courts habits bleus,
Leur costume évoquait la France disparue ;
Du bonnet phrygien s'échappaient leurs cheveux.

La mer, encore libre, en un rude murmure,
Venait battre le roc où s'étagait Port-Strein,
Tandis que, prolongeant sa ligne de verdure,
Le Cours d'Ajot régnait sur l'horizon marin.

Entre les grands vaisseaux immobiles en rade
Que leurs sabords barraient d'un damier noir et blanc,

Filient bateaux pêcheurs, barques de promenade,
Au poids de leur voilure inclinés sur le flanc.

[...]

Ville qui m'as vu naître et que j'ai délaissée !
En t'évoquant, du fond de l'espace et du temps,
Voici que tout à coup s'attendrit ma pensée
Et que monte une larme à mes yeux repentants.

[...]

Frédéric Plessis, *Brest*, dans *La Couronne de lierre* (1921).